



## Paul quitte le Clos-feuillu.

---

Paul Ménard n'avait plus de vergogne. Souvent, en semaine, on le voyait traverser le village, en plein jour, en titubant. Certain jour, les gamins, le saisissant par les pans de son vêtement, l'avaient entraîné dans une mare. Un dimanche après-midi, une troupe de jeunes paysans l'avaient emmenés; ce soir là, il revint, le visage couvert de peinture et son pantalon mis à l'envers. A la ville, il avait passé plus d'une nuit à l'amigo. Bref le fermier était connu de tous comme un ivrogne invétéré. Il s'imaginait que le notaire Leroy continuerait de prêter. Mais, un beau matin, il reçut avis que le fonctionnaire demandait la retourne du prêt. Cette demande fut répétée, en termes plus acerbes chaque fois, et finalement le notaire menaça de procéder à une vente publique. Que restait-il à faire? Vendre ses machines, son bétail? Tout cela ne lui appartenait déjà plus. . . cela servait de gage au notaire.

Vendre sa récolte sur pied? Ce produit était nécessaire pour payer le fermage. Au surplus, il serait insuffisant. Implorer l'aide de Fortin? Oh! il y avait beau jour que tout orgueil avait disparu chez Paul. Un ivrogne n'a pas le sentiment de la dignité. Paul avait déjà emprunté auprès de son beau-père. Fortin ne savait plus l'aider. Il avait d'autres enfants encore.

Que faire? Paul se le demandait, et, comme il ne parvenait pas à trouver de réponse, il voulut dissiper ces pensées agaçantes en buvant. Mais son état n'en était que plus terrible lorsqu'il était dégrisé. Oh, s'il avait tout l'argent qu'il avait dépensé dans les auberges! l'argent, qu'il avait jeté pour donner à boire à d'autres, à ces vils flatteurs! Et, au lieu de voir le danger en face, courageusement, au lieu de briser la bouteille d'eau de vie et de se mettre

à la besogne, ... le malheureux cherchait encore l'oubli dans l'alcool.

Encore quelques jours, et le notaire devait être payé.

Par un soir orageux de mars, Paul se trouvait dans sa chambre. Tout le monde était couché... il veillait. L'on était le lundi... le jeudi, il fallait avoir l'argent. Sinon... pour chasser cette horrible vision, Ménard saisit le verre... Mais la boisson ne chassait pas cette vision... une vente publique, dont le produit tomberait entre les mains



du notaire... lui, Paul, chassé du Clos-feuillu... forcé de travailler dur, pour chasser la misère... Femme, et enfant surtout, car, quoiqu'il semblait ne pas se préoccuper de la petite, qui le craignait d'ailleurs, l'amour paternel se faisait néanmoins sentir.

— Non, non ! rugit Paul, et il fit un geste brusque, comme s'il eut voulu chasser cet horrible tableau. Non, je ne serai pas chassé du Clos-feuillu... il faut que j'aie de l'argent... Il y a de l'argent... beaucoup d'argent... Son visage

avait pris une expression tout à fait repoussante. Ses yeux, si éteints d'ordinaire, brillaient d'un éclat mauvais. Ménard avait l'air d'un malfaiteur. Que se passait-il dans son âme ? Il se leva... but goulement à même la bouteille... se promena de long en large, à grands pas... prit encore une gorgée... encore une... serra convulsivement les poings, grommela une malédiction.

L'horloge, dans la cuisine, fit entendre onze coups.

— Il le faut ! conclut Paul.

Était-ce son père, son honnête et probe père, qui venait de lui apparaître, le doigt levé, en un geste de menace ! Était-ce sa mère, qui secouait la tête, pour l'implorer de ne pas exécuter le plan qu'il nourrissait ?

Il but encore...

— Il le faut, il le faut ! répéta-t-il. Je ne veux pas de cette honte.

A la porte de la chambre à coucher, il écouta... au pied de l'escalier, également... tout était tranquille. Il prit ensuite une lanterne et fit flamber une allumette. Il eut de la peine à allumer la lanterne, car sa main tremblait convulsivement. Enfin la mèche s'enflamma. Ménard prit un grand manteau et cacha la lanterne dans les plis... Il écouta encore, n'osant respirer... Tout restait calme. Précautionneusement, il ouvrit la porte. Une rafale violente le souffleta. Il sortit vivement. Quel temps ! Il soufflait une véritable tempête.

— Le temps est propice, murmura Paul. Il traversa en trébuchant le verger, escalada la haie et prit ensuite à travers champs. Parfois, la violence de la bourrasque le forçait à s'arrêter.

Ménard poursuivait sa route... Une habitation surgit devant lui. C'était une grande bâtisse, moitié maison bourgeoise, moitié ferme. C'est que là qu'habitait la riche rentière Perlard. Elle était avare, n'avait de confiance en personne, ni en banquier ni en notaire, ni dans l'Etat même... elle conservait elle-même son argent. Elle vivait là avec une vieille servante.

Paul hésitait...

Il escalada la haie et fractura un volet... il avait des outils de voleur !

Tout à coup, il sursauta... Paul ! Paul ! venait-il entendre dire par une voix touffée. Paul, ne le fais point.

Étaient-ce ses parents qui surgissaient de leur tombe et qui venaient l'empêcher de commettre un vol?

— Sottises! se dit le malfaiteur. C'est mon imagination. Il faut que j'aille vite en besogne... au plus vite parti, au mieux.

— Paul, Paul! fit la même voix, plus forte cette fois. De nouveau, le fermier tressa.

— Je suis sous un charme... allons, du courage... il n'y a rien... c'est à cause de ma frayeur que j'entends tout cela... j'en besoin de cet argent... il me le faut.

Il enduisit un carreau de savon et le cassa. Mais il cassa encore un autre carreau, dont les débris s'abattirent avec fracas sur le sol.

— Paul, Paul! suis-moi... je t'en prie! Cela était pourtant fort distinct...

— A l'aide! au meurtre! criait-on aux fenêtres. La rentière ou la servante avait entendu le bruit du carreau cassé et criait au secours. Une clochette d'alarme se mit à tinter.

— Paul, Paul!... fuis... dit la voix.

Rapidement, le malfaiteur découvert sauta par dessus la haie.

— Je suis découvert, l'on m'a surpris, l'on m'a tendu un piège. Rudement, il repoussa l'apparition qui s'était avancée vers lui. Je suis perdu, songeait-il. Je suis découvert... la prison! Cela lui martelait le crâne. Le fuyard trébucha, tomba, se releva pour fuir encore... tremblant de tous ses membres, il arriva enfin à la ferme... L'apparition le suivait-elle? Oui, oui!... Paul cria-t-elle encore.

— Je ne veux pas me laisser mettre en prison! s'écria le paysan. Un cri sauvage, désespéré... et Ménard se jeta dans la mare.

— Paul, au nom du Dieu vivant, Paul ne te tue point! Paul, c'est moi, Julienne!... André, Antoine, Guillaume! s'écria la patronne désespérée.

L'instinct de la conservation revint chez Paul. Il se débattit pour revenir sur la terre ferme.

— Voici ma main, Paul, songe donc à ton enfant, implorait la pauvre femme. Prends ma main... André, où es-tu donc?

— Qu'y a-t-il, patronne? demanda André, qui arrivait en toute hâte.

— Le patron est tombé dans la mare, André, là, sauve le.

Un saut... et le valet, lui aussi, se jeta dans la mare. Il ne se donna même pas le temps de dire : tout pour la patronne.

— Je l'ai, dit-il. A grand peine, aidé par Julienne et par Ménard lui-même, il parvint à jeter celui-ci sur le bord.

— Ah, pourquoi m'en avoir retiré ? je n'ose plus recommencer à présent, et il vaudrait mieux que je sois mort, dit Paul d'une voix saccadée.

— Rentre, dit Julienne, tu es malade. André, le patron a eu un accès de fièvre, et il est sorti sans savoir ce qu'il faisait.

— Je connais ce genre de fièvre, se dit le jeune homme. Et il poursuivit à haute voix : Voulez-vous que je le veille ?

— Non, répondit Paul, c'est fini, à présent.

Il rentra dans l'habitation avec sa femme, tandis que André réintégrait l'écurie.

— Pourquoi m'avoir retiré de là, dit encore Paul. Je ne puis plus vivre... je suis ruiné... nous sommes pauvres.

Julienne tressaillit... et de cette terrible nouvelle... et du ton découragé de Paul. Mais elle se maîtrisa et répondit : Nous travaillerons, Paul.

— Travailler ? L'on va m'emprisonner. Je suis découvert. Ils m'ont nommé... ils viendront... Et craintivement, il regardait la porte.

— Non, Paul, c'était moi qui ai prononcé ton nom... je t'ai suivi... je t'avais entendu partir... c'est comme si j'avais le pressentiment d'un malheur... j'ai voulu te rappeler. Ah, Paul, aime-nous, ta femme et ton enfant... ne bois plus... travaillons... nous serons heureux encore ! Et pleine d'amour, la pauvre femme entoura de ses bras le cou de son indigne mari.

Mais celui-ci la repoussa de lui s'écriant :

— Ah, c'est toi qui est venue me déranger... tu m'as appelé... les gens de là-bas ont ouvert leurs fenêtres... ils ont entendu ce nom... je suis perdu, perdu, et par ta faute.

Mais la porte s'ouvrit et André pénétra dans la pièce.

— Est-ce pour cela que la patronne vous a sauvé ? s'écria-t-il, furieux... Ose étendre le doigt vers elle... misérable boureau. Oui, tu aurais dû être noyé... c'eût été une délivrance pour les braves gens.

Jurant et maugréant, Paul rentra dans sa chambre... il s'y enferma. Julienne fit de la lumière, et resta pleurer dans la cuisine. André et Toinon lui tinrent compagnie.

Le lendemain matin, un valet vint annoncer que la fenêtre de la chambre à coucher était grande ouverte... Julienne alla voir. Son mari n'était plus là.

Ménard s'était enfui de la ferme.

La paysanne était tout interloquée. Où était Paul? Elle envoya immédiatement quelques domestiques à sa recherche. Antoine rapporta la nouvelle, qu'on avait vu le patron se diriger vers la ville, alors que l'aube était à peine venue.

Le village présentait une animation exceptionnelle: des voleurs avaient tenté de pénétrer chez la rentière. Il y avait donc des gens de mauvais aloi aux environs. La police ouvrit une enquête. Il y avait un indice: les traces de pas. Vraisemblablement, les malfaiteurs étaient deux. Mais... les pas conduisaient au Clos-feuillu.

Julienne voulut sauver son mari... mais elle ne put éluder les questions insidieuses. Elle dut tout avouer: l'inquiétude de Paul, son départ, comment elle l'avait suivi, craignant de lui voir commettre un acte répréhensible... enfin bref, elle raconta tout ce qui s'était passé.

Toutes les recherches pour trouver le coupable restèrent infructueuses.

---

A. HANS.

# LE CLOS-FEUILLU ET SON MAITRE.

---

DESSINS DE - -  
E. VAN OFFEL.

---

IMPRIMERIE L. OPDEBEEK,

- RUE ST. WILLEBRORD 47 -

- - - ANVERS. - - -

- - - 1912 - - -